



Courrier de Rome

Informations Religieuses - Documents - Commentaires - Questions et Réponses

s i s i n o n o

« Que votre OUI soit OUI, que votre NON soit NON, tout le reste vient du Malin »

(Mt 5, 37)

Année XLIII n° 327 (517)

Mensuel - Nouvelle Série

Novembre 2009

Le numéro 3€

DÉDIÉ AUX PRÊTRES EN L'ANNÉE DU SACERDOCE CATHOLIQUE SOUVENIR DU SAINT CURÉ D'ARS

Une initiative très opportune, mais qui n'est pas bien accueillie par tous

Le 9 août dernier était le cent cinquantième anniversaire de la mort de saint Jean-Marie Vianney, Confesseur, plus connu sous le nom de « saint Curé d'ars ». Au mois de juin précédent, le Saint-Père avait ouvert « l'année du sacerdoce catholique », en la plaçant sous l'égide du saint Curé. Dans la lettre apostolique du 16 juin, dans laquelle il proclamait le commencement de cette année spéciale, le Pontife déclarait, s'adressant à tous les prêtres : « Demandons au Seigneur Jésus la grâce de pouvoir apprendre nous aussi la méthode pastorale de saint Jean-Marie Vianney »; cette « méthode » était fondée sur une seule chose : la *sainteté*, la sainteté de la vie quotidienne du prêtre ! La sainteté et la foi ; puisque il ne peut y avoir la première sans la seconde. Le saint Curé d'Ars, déclaré par saint Pie X intercesseur pour le clergé français en 1905, et vingt ans plus tard « patron des prêtres » par Pie XI, est donc à très juste titre désigné par le Pape, en ces temps de grave crise d'identité des prêtres, comme exemple et modèle pour les prêtres et pour toute l'Église, fidèles compris.

La chronique rapporte que toute la Hiérarchie ne s'est pas montrée enthousiasmée par l'exhortation papale. Aujourd'hui, a-t-on fait comprendre avec un raisonnement singulier, le prêtre doit être dans le monde, vivre dans le monde, être « ouvert » à ses exigences, il ne peut certainement pas s'isoler et s'adonner (égoïstement) à la pratique de la sainteté, comme l'a fait Jean-Marie Vianney ! Pour cette partie de la Hiérarchie, qui empreint sa mission des funestes « ouvertures au monde » proposées par Vatican II et mises en œuvre de la façon que nous connaissons par l'après-Concile, le curé d'Ars ne peut manifestement pas représenter un modèle à suivre, ni par la vie de dure pénitence qu'il s'était imposée, ni par le type de « message » qu'il répandait, puisqu'il s'agit d'un message qui contenait toutes les vérités traditionnelles du Christianisme, sans aucune concession aux pseudo valeurs en lesquelles croit le monde.

LA VIE ET LA PERSONNALITÉ DU SAINT CURÉ D'ARS

Mais qui était saint Jean-Marie Vianney ? Une édition de 1960 du Missel Romain (celui de l'ancien Rite Romain, improprement connu sous le nom de « tridentin ») le rappelait ainsi au souvenir des fidèles, en quelques mots simples : « Saint Jean-Marie Vianney naquit le 8 mai 1786 à Dardilly, dans le diocèse de Lyon. Dès l'enfance il se montra petit apôtre parmi les pasteurs qui gardaient les troupeaux avec lui, et il fit preuve à l'égard des pauvres d'une générosité particulière, bien qu'étant lui-même très pauvre. Ayant reçu une instruction tardive, il rencontra de très graves difficultés dans ses études, qu'il effectua tout d'abord sous la conduite du curé d'Écully. Ordonné prêtre en raison de sa sainteté plus que pour son savoir, il fut pendant trois ans vicaire d'Écully, puis il devint curé d'Ars, petit village, dont les habitants étaient très indifférents aux devoirs religieux. Par d'âpres pénitences, il commença par punir en lui-même les péchés de son troupeau ; puis progressivement il réussit à s'imposer par sa vie exemplaire. Il devint le conseiller de toute la France et même de l'Europe et de l'Amérique ; il fut un véritable martyr du confessionnal, dans lequel il passait environ 18 heures par jour. Ars devint pendant une vingtaine d'années, grâce à son saint et simple curé, un lieu de pèlerinage pour plus de cent mille personnes par an. Le curé d'Ars mourut le 4 août 1859, à l'âge de 73 ans. Pie XI le canonisa et le déclara patron des prêtres le 25 mai 1925 »¹. Sa fête est célébrée le 9 août.

« Martyr du confessionnal », comme le fut au siècle suivant saint Léopold de Padoue et l'italien saint Padre Pio, tous deux capucins. « Martyrs du confessionnal » ? Et qu'a donc fait du sacrement de Confession la Liturgie

1. Le pèlerinage des fidèles à Ars a encore lieu aujourd'hui.

COURRIER DE ROME

IX^E CONGRÈS THÉOLOGIQUE

les 8, 9 et 10 janvier 2010 à Paris

Voir page 3

« créative » de l'après-Concile ? Combien de fidèles se confessent encore, dans les églises presque désertes où l'on célèbre la Messe suivant le rite de *Novus Ordo* ?

Des informations précieuses sur la personnalité du saint Curé nous sont données dans un petit ouvrage contenant des pensées choisies et « fioretti ».

« Par un matin gris du 9 février 1818, Jean-Marie Baptiste Vianney, prêtre, se met en route pour sa nouvelle paroisse et son nouveau village : Ars, dans les Dombes.

Le curé d'Ars a trente-deux ans. Bien vite, il prend la mesure du petit bourg dont il a la charge. Deux cent trente habitants, c'est peu – mais, dans son humilité profonde, l'abbé Vianney trouve encore que c'est trop de cette gerbe d'âmes pour les épaules d'un moissonneur. Il est heureux d'être prêtre, mais il a peur d'être curé. Jusqu'à sa mort, le souci de mener à Dieu son troupeau le hantera. Il ne cessera plus, jour et nuit, de prier pour ses paroissiens et pour « les pauvres pécheurs »².

En 1818, la France et l'Europe sont encore bouleversées par les tempêtes révolutionnaires et napoléoniennes. Moins de trois ans sont passés depuis la bataille de Waterloo (18 juin 1815). Un simple prêtre de campagne est envoyé prendre possession de sa minuscule paroisse, un village qui semble oublié de Dieu,

2. Préface de « Pensées choisies du saint Curé d'Ars et petites fleurs d'Ars », par Janine Frossard, préface de Michel de Saint-Pierre (p. 7).

situé dans une région âpre, peu salubre et à demi déserte de la Bourgogne, et de surcroît plongée dans l'atmosphère spirituellement engourdie de l'époque. Mais le curé d'Ars ne perd pas courage. Bien que se sentant écrasé par son devoir immense, il s'emploie de toutes ses forces à l'œuvre de conversion et de salut à laquelle l'appelle l'Esprit-Saint.

« On sait les difficultés auxquelles l'abbé Vianney se heurte, dès les débuts de son ministère à Ars. La danse et le cabaret sont ses ennemis, et par son enseignement, par des sermons maladroits et cependant irrésistibles, par ses catéchismes fameux, surtout par son exemple de piété et d'austérité, il faudra bien qu'il en vienne à bout... » (p. 8). Le saint Curé démontra par les faits la validité de l'ancien dicton selon lequel la meilleure prédication est celle de l'exemple. Il s'imposait de dures pénitences et mortifications. « Il se fabrique lui-même des instruments de pénitence composés avec des chaînes, des pointes de fer et des morceaux de plomb. Il s'en frappe à coup redoublés, quand il est seul, et les femmes qui s'occupent de son ménage diront en pleurant d'admiration horrifiée : "Ça fait pitié de voir l'épaule gauche de ses chemises tachée et maculée de sang!" » (*ibid.*). Son régime lui aussi « faisait pitié ». « Il ne prend, pendant longtemps, qu'un seul repas par jour et il trouve le moyen de l'expédier debout, en quelques minutes. Il s'agit d'eau à peine rougie de vin, de pommes de terre bouillies et froides, d'une poignée de farine, et parfois, en tout et pour tout, d'horribles croûtons de pain qu'il a rachetés à de vieux mendiants et qui moisissaient au fond des besaces. Car le suprême honneur, pour l'abbé Vianney, c'est de manger le pain des pauvres. » (pp. 8-9). Si notre souvenir est bon, saint François lui aussi suivait un régime semblable. Les autres « martyrs du confessionnal » furent eux aussi de grands jeûneurs et pénitents pour nos péchés.

Avec une pareille vie, soutenue par une pareille foi, la Providence ne tarda pas à faire fructifier l'œuvre du saint Curé.

« L'activité du curé d'Ars, de jour en jour, deviendra plus étendue et plus tenace. Il crée à Ars l'école des filles et l'orphelinat, sous le nom de "La Providence". Il fonde l'école des garçons. Il va dans toutes les autres paroisses, où il est de plus en plus demandé, réclamé, pour prêcher des missions. Et puis, la ferveur extraordinaire de ses sermons et de ses catéchismes commençant à le rendre célèbre, les pécheurs viennent à lui de toutes parts. C'est déjà ce qu'on appellera "le Pèlerinage d'Ars" – et les foules se mettent en marche de tous les coins de la France et même de divers pays d'Europe, vers ce seul homme, vers ce prêtre de campagne dans son village perdu, vers ce paysan ignorant, intuitif, inépuisable et ruisselant de charité, dont le XIX^e siècle, cynique et désespéré, a tant besoin! » (pp. 9-10).

Le XIX^e siècle! Et le nôtre, qui est certainement encore plus cynique et désespéré? Après saint Padre Pio, mort le 23 septembre 1968, auprès duquel des foules de pénitents se rendaient également en pèlerinage du monde entier, il n'y a plus eu de « martyrs du

confessionnal ». L'année suivant sa disparition entra en vigueur la Messe du *Novus Ordo*, la Messe construite sur le papier par les théoriciens de la créativité liturgique et du « dialogue », avec la collaboration d'experts protestants, c'est-à-dire d'hérétiques et de schismatiques, ennemis depuis toujours de la vraie Messe catholique, qu'ils haïssent de la haine perverse de Luther.

Mais revenons au curé d'Ars. Le succès qu'il avait auprès des âmes irrita outre mesure l'Adversaire. Les soucis que le « grappin » lui causa pendant des années sont connus : depuis les bruits épouvantables en pleine nuit, suivis par exemple de l'entrée de l'invisible entité infernale dans la petite chambre où dormait le curé, accompagnée des paroles « Vianney, Vianney, nous t'aurons bien, toi, nous t'aurons! », aux désolations spirituelles, qui tentaient de susciter chez le saint prêtre la conviction de ne pas être à la hauteur de son devoir, pour le décourager, le faire fuir (pp. 10-11). Mais le saint Curé tint bon. La vie de pénitence et de mortification qu'il menait, les si nombreuses heures passées chaque jour au confessionnal, tout cela ne nuisait aucunement à sa santé.

« En 1845, M. Vianney, curé d'Ars, a cinquante-neuf ans. En vérité, il ne porte plus d'âge... Il a, nous dit un témoin "ce don merveilleux de paraître aux yeux de tous l'image de Jésus-Christ, *un autre Jésus-Christ*". Le même témoin nous dit aussi : "Lorsqu'on avait une fois rencontré son regard ou entendu sa parole, cette parole et ce regard vous fascinaient." Et les personnes qui l'ont approché s'accordent en ceci "qu'une impression profonde fait trouver à tous, dans la figure de ce prêtre, quelque chose de surhumainement beau". Pourtant, il n'est pas un bel homme, tant s'en faut! Sa taille est petite (un mètre cinquante-huit). Il semble maladroit, "de formes grêles". On le sent doué d'une certaine vigueur, mais sa nature demeure éminemment nerveuse. L'âge n'a cependant rien enlevé de leur souplesse à ses membres de paysan. S'il voulait bien dormir un peu, manger un peu, il serait même d'une extrême robustesse en dépit de son gabarit modeste. Il a l'oreille très fine et la vue fort nette. Jusqu'au bout, son esprit restera lucide. [...] Comme il possède une sorte de gaieté naturelle, la malice paysanne pétillante souvent dans son regard. Enfin, il est doué à un degré vraiment extraordinaire d'une intuition qui lui permet de voir à travers les regards, les esprits, les âmes; de deviner, par exemple, le contenu d'une lettre avant de l'avoir lue, ou l'aveu d'une faute avant de l'avoir entendu; et parfois même de pressentir les événements futurs. Mais il en fait trop, et son épuisement le réduit chaque année, semble creuser ses traits davantage. » (pp. 12-14).

Ses pouvoirs sont des pouvoirs extraordinaires, semblables à ceux accordés par la divine Miséricorde à saint Léopold de Padoue et à saint Padre Pio.

Dans sa vieillesse, son visage apparaît « amaigri et pour ainsi dire détruit »; le teint « blêmi par les séances quotidiennes de dix-huit heures de confessionnal, et des rides profondes comme des blessures... ». Le visage « détruit » et des « rides profondes comme des blessures »,

à la fin d'une vie passée à rendre gloire à Dieu en écoutant pendant quarante-et-un ans toute la journée les fautes des pécheurs repentis, pour les absoudre, pour les conduire au salut éternel. Quel homme pourrait être « un martyr du confessionnal » sans l'aide constante de l'Esprit-Saint? Un tel fait ne constitue-t-il pas un argument supplémentaire pour démontrer la vérité de notre religion?

Le sens du péché et la nécessité de la prière et du repentir, de la confession et d'une vie très honnête, vraiment chrétienne, sont au centre de la prédication du saint Curé d'Ars. Il fut toujours pasteur d'âmes, celui qui sentit jusqu'à l'angoisse et au total oubli de soi le devoir de conduire à la vie éternelle les brebis que lui avait confiées le Bon Pasteur, en les arrachant pour toujours au démon. « Sa vie, à coup sûr, a été celle d'un homme exceptionnel, en même temps que d'un saint... Mais elle a été remplie jusqu'au bord, et nous ne le dirons jamais assez, par le souci d'un *ministère paroissial* que cet homme-là s'est toujours jugé incapable d'exercer. M. Vianney est le pasteur d'un village qu'il entend mener à Dieu. Pas un instant cette vision des choses ne le quitte : sa vie, d'abord et avant tout, aura été celle d'un curé. Il meurt à la tâche, comme un travailleur sur le chantier. » (pp.14-15).

DES PENSÉES DU SAINT CURÉ D'ARS

L'ouvrage cité ci-dessus contient une sélection de « pensées choisies et fioretti » du saint. Nous en proposons le choix suivant :

Il faut connaître notre religion

Il faut avant tout connaître notre sainte religion, la seule vraie religion, parce que la seule révélée par Dieu : « Mes enfants, pourquoi est-on si aveugle et ignorant? Parce qu'on ne fait point de cas de la parole de Dieu... Avec une personne instruite [de la religion catholique] il y a toujours de la ressource. Elle a beau s'égarer dans toutes sortes de voies mauvaises, on peut toujours espérer qu'elle reviendra au bon Dieu tôt ou tard, quand ce ne serait qu'à l'heure de la mort. Au lieu qu'une personne qui n'est pas instruite de sa religion est comme un malade à l'agonie qui n'a plus sa connaissance; elle ne connaît ni la grandeur du péché, ni la beauté de son âme, ni le prix de sa vertu; elle se traîne de péché en péché. » (p. 22).

Si on ne travaille pas chaque jour pour le ciel, on va en enfer

« Il faut dire en s'éveillant : "Je veux travailler aujourd'hui pour vous, ô mon Dieu! Je me soumettrai à tout ce que vous m'enverrez comme venant de vous. Je m'offre en sacrifice. Mais, mon Dieu, je ne puis rien sans vous; aidez-moi!" Oh! qu'au moment de la mort on regrettera le temps qu'on aura donné aux plaisirs inutiles, au repos, au lieu de l'avoir employé à la mortification, à la prière, aux bonnes œuvres, à penser à sa misère, à pleurer ses péchés! C'est alors que l'on verra que l'on n'a rien fait pour le ciel. Ô mes enfants, que c'est triste! Les trois quarts des chrétiens ne travaillent qu'à satisfaire ce cadavre qui va bientôt pourrir dans la terre, tandis qu'ils ne pensent pas à leur pauvre âme qui doit être éternellement heureuse ou malheureuse. Ils manquent d'esprit et de bon sens : cela fait trembler! » (pp. 24-25).

La vraie joie vient de la Foi

« Ceux qui n'ont pas la foi ont l'âme bien plus aveugle que ceux qui n'ont pas d'yeux... Nous sommes dans ce monde comme dans un brouillard; mais la foi est le vent qui dissipe ce brouillard et qui fait luire sur notre âme un beau soleil... Voyez, chez les protestants, comme tout est triste et froid! C'est un long hiver. Chez nous, tout est gai, joyeux et consolant. Laissons dire les gens du monde. Hélas, comment verraient-ils? Ils sont aveugles. Notre-Seigneur Jésus-Christ ferait aujourd'hui tous les miracles qu'il a faits en Judée, qu'ils ne croiraient pas. » (p. 32).

Le péché est notre bourreau

« Le péché est le bourreau du bon Dieu et l'assassin de l'âme. C'est lui qui nous arrache du ciel pour nous précipiter en enfer. Et nous l'aimons!... Quelle folie! Si on y pensait bien, on aurait une si vive horreur du péché qu'on ne pourrait pas le commettre. Ô mes enfants, que nous sommes ingrats! Le bon Dieu veut nous rendre heureux, et nous ne le voulons pas! Nous nous détournons de lui et nous nous donnons au démon! Nous fuyons notre ami et nous cherchons notre bourreau! Nous commettons le péché; nous nous enfonçons dans la boue. » (p. 38).

Nous sommes trop attachés aux biens terrestres parce que nous nous aimons trop

« En dehors du bon Dieu, voyez-vous, mes enfants, rien n'est solide, rien, rien! Si c'est la vie, elle passe; si c'est la fortune, elle s'écroule; si c'est la santé, elle est détruite; si c'est la réputation, elle est attaquée. Nous allons comme le vent... Tout s'en va à grand train, tout se précipite [vers la mort]. Ah! Mon Dieu, mon Dieu! Qu'ils sont donc à plaindre, ceux qui mettent leur affection dans toutes ces choses! Ils l'y mettent parce qu'ils s'aiment trop; mais ils ne s'aiment pas d'un amour raisonnable; ils s'aiment avec l'amour d'eux-mêmes et du monde, en se cherchant, en cherchant les créatures plus que Dieu. C'est pourquoi ils ne sont jamais contents, jamais tranquilles; ils sont toujours inquiets, toujours tourmentés, toujours bouleversés. » (pp. 41-42).

Deux minutes pour perdre son âme

« Mes enfants, nous avons peur de la mort... je crois bien! C'est le péché qui nous fait avoir peur de la mort; c'est le péché qui rend la mort affreuse, épouvantable; c'est le péché qui effraie le méchant à l'heure terrible du passage. Hélas! Mon Dieu! Il y a bien de quoi être effrayé... Penser qu'on est maudit! Maudit de Dieu!... Cela fait trembler... Maudit de Dieu! Et pourquoi? Pourquoi les hommes s'exposent-ils à être maudits de Dieu? Pour un blasphème, pour une mauvaise pensée, pour une bouteille de vin, pour deux minutes de plaisir! Pour deux minutes de plaisir perdre Dieu, son âme, le ciel pour toujours! » (p. 43).

L'enfer entrouvert

« Dieu dira aux réprouvés : "Allez, maudits!..." – Maudits de Dieu! Ah! Quel horrible malheur! Comprenez-vous, mes enfants? Maudits de Dieu! De Dieu qui ne sait que bénir! Maudits de Dieu, qui est tout amour! Maudits de Dieu, qui est la bonté même! Maudits sans rémission! Maudits pour toujours, maudits de Dieu! Quand nous nous laisserons de

IX^E CONGRÈS THÉOLOGIQUE DU COURRIER DE ROME
en partenariat avec
L'INSTITUT UNIVERSITAIRE SAINT-PIE X et D.I.C.I.
VATICAN II : UN DÉBAT À OUVRIR

PARIS

8, 9 ET 10 JANVIER 2010

SOUS LA PRÉSIDENTE DE S.E. MGR BERNARD FELLAY
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA FRATERNITÉ SACERDOTALE SAINT-PIE X

PROGRAMME

VENDREDI 8 JANVIER : 14H00 – 17H00

- Introduction : « Vatican II un débat à ouvrir » de Mgr Brunero Gherardini
Abbé Emmanuel du Chalard
- Le fondement pérenne de la Révélation divine et de la doctrine de l'Église
Abbé Philippe Bourrat
- Principes et fondements philosophiques de la nouvelle théologie
Dottoressa Luisella Scrosati
- Influence de la pensée moderne dans Vatican II — essai d'interprétation
Professore Paolo Pasqualucci

SAMEDI 9 JANVIER :

9H00 – 12H00

- La Tradition vivante
Abbé Jean-Michel Gleize
- La personne de l'Église au fondement de la nouvelle ecclésiologie
Abbé Patrick de La Rocque
- Flottement stylistique et théologique dans Nostræ Ætate
Professeur Dominique Viain

14H00 – 17H00

- La liberté religieuse et la nouvelle doctrine sociale
Abbé Renaud de Sainte Marie
- Foi et raison dans la pensée de Joseph Ratzinger
Abbé Christian Thouvenot
- La mise en parenthèse du principe de non-contradiction
Abbé Alain Lorans

DIMANCHE 10 JANVIER : 14H00 – 17H00

- La situation présente à Rome et dans l'Église
Abbé Emmanuel du Chalard
- Synthèse et perspectives
S.E. Monseigneur Bernard Fellay

DÉTAILS PRATIQUES

- **Lieu** : Palais de la Mutualité, 24 rue Saint Victor 75005 Paris, salle Jussieu au 1^{er} étage (entrée à droite à côté de l'église Saint Nicolas du Chardonnet)
- **Conférences** : le vendredi 8 janvier de 14h00 à 17h00; le samedi 9 janvier de 9h00 à 12h00 et de 14h00 à 17h00; le dimanche 10 janvier de 14h00 à 17h00
- **Tarifs** : 3 jours 25 € — 2 jours 20 € — 1 jour 10 € — étudiants 8 € pour les 3 jours (Inscriptions possibles sur place avant chaque conférence)
- **Pour toute correspondance** (spécifier) :

Secrétariat du congrès : 15 rue Pierre Corneille, 78000 Versailles;
 tel : 01 39 51 08 73courriel : courrierderome@wanadoo.fr

(Les repas de midi des prêtres sont assurés sur place à proximité immédiate de la Mutualité)

nos exercices de piété et que la conversation avec Dieu nous ennuiera, allons à la porte de l'enfer, voyons ces pauvres damnés qui ne peuvent plus aimer le bon Dieu. Si un damné pouvait dire une seule fois : "Mon Dieu, je vous aime !" il n'y aurait plus d'enfer pour lui. Mais, hélas ! Cette pauvre âme ! Elle a perdu le pouvoir d'aimer qu'elle avait reçu, et dont elle n'a pas su se servir. Son cœur est desséché comme la grappe quand elle a passé sous le pressoir. Plus de bonheur, dans cette âme, plus de paix, parce qu'il n'y a plus d'amour ! Les damnés seront enveloppés dans la colère de Dieu, comme le poisson dans l'eau. Il y en a qui perdent la foi et ne voient l'enfer qu'en y entrant... On croit bien qu'il y a un enfer, mais on vit comme s'il n'y en avait pas ; on vend son âme pour quelques pièces de monnaie. » (p. 46-47).

Et aujourd'hui, en 2009, on a tout de suite envie de remarquer : combien de catholiques, prêtres et religieuses inclus, croient encore à l'existence de l'enfer ? Combien, au contraire, ne croient pas que s'il existe, il est néanmoins destiné à demeurer vide, parce que Jésus aurait déjà, par son Incarnation, sauvé toute l'humanité ? Vide pour toujours, puisque la condamnation des pécheurs impénitents à la damnation éternelle serait en contradiction avec l'amour de Dieu pour l'humanité ! Cette fausse croyance est une authentique hérésie, présente à l'état diffus, et montrant l'incapacité actuelle à raisonner de façon linéaire et lucide, comme le saint d'Ars ; fausse croyance qui certainement provoque la juste et terrible colère de Dieu.

Du bon usage des tentations

« Comme le bon soldat n'a pas peur du combat, de même le bon chrétien ne doit pas avoir peur de la tentation. Tous les soldats sont bons en garnison : c'est sur le champ de bataille que l'on fait la différence des courageux et des lâches. La plus grande des tentations est de n'en point avoir. On peut presque dire qu'on est heureux d'avoir des tentations : c'est le moment de la récolte spirituelle où nous amassons pour le ciel. C'est comme au temps de la moisson : on se lève de grand matin, on se donne beaucoup de peine, mais on ne se plaint pas, parce qu'on amasse beaucoup. Le démon ne tente que les âmes qui veulent sortir du péché et celles qui sont en état de grâce. Les autres sont à lui, il n'a pas besoin de les tenter. Si nous étions bien pénétrés de la sainte présence de Dieu, il nous serait très facile de résister à l'ennemi. Avec cette pensée : *Dieu te voit !* nous ne pécherions jamais.

Il y avait une sainte, qui se plaignait à Notre-Seigneur après la tentation et lui disait : "Où étiez-vous donc, mon Jésus tout aimable, pendant cette horrible tempête ?" Notre-Seigneur lui répondit : "J'étais au milieu de ton cœur, prenant plaisir à te voir combattre". » (p. 48-49).

Une vérité fondamentale souvent répétée par le saint Curé, est qu'il est impossible de se sauver sans une *lutte quotidienne contre le Tentateur*.

« Il ne faut pas croire qu'il y ait quelque lieu sur la terre où nous puissions échapper à la lutte contre le démon. Nous le trouverons partout, et partout il cherchera à nous ravir le ciel, mais

partout et toujours nous pouvons être vainqueurs. Ce n'est pas comme dans les autres combats. Entre deux partis, il y a toujours un vaincu ; là, si nous voulons, avec la grâce de Dieu qui ne nous est jamais refusée, nous pouvons toujours triompher [...]. Nous n'avons pas encore souffert comme les martyrs : demandez-leur s'ils sont fâchés maintenant... Le bon Dieu ne nous en demande pas tant... Il y en a qu'un seul mot renverse. Une petite humiliation fait chavirer la barque. Courage, mes amis, courage ! Quand viendra le dernier jour, vous direz : "Heureux combats qui m'ont valu le ciel !". De deux choses l'une : ou un chrétien domine ses penchants, ou ses penchants le dominant, il n'y a pas de milieu [...]. Si vous n'êtes pas un saint, vous serez un réprouvé ; il n'y a pas de milieu ; il faut être l'un ou l'autre : prenez-y garde ! » (pp. 57-59).

Le meilleur des baumes : la confession

« Mes enfants, on ne peut pas comprendre la bonté que Dieu a eue pour nous d'instituer ce grand sacrement de pénitence... Si l'on disait à ces pauvres damnés qui sont en enfer depuis si longtemps : "Nous allons mettre un prêtre à la porte de l'enfer. Tous ceux qui voudront se confesser n'ont qu'à sortir" ; mes enfants, croyez-vous qu'il en restât un seul ? Les plus coupables ne craindraient pas de dire leurs péchés, et même de les dire devant tout le monde. Oh ! Comme l'enfer serait vite désert, et comme le ciel se peuplerait ! Eh bien ! Nous avons le temps et les moyens que ces pauvres damnés n'ont pas [...]. C'est beau de penser que nous avons un sacrement qui guérit les plaies de notre âme ! Mais il faut le recevoir avec de bonnes dispositions. Autrement, ce sont de nouvelles plaies sur les anciennes. » (pp. 77-78).

Et puis il y a tous ceux qui croient pouvoir vivre comme ils le veulent, en comptant sur le fait de pouvoir toujours se repentir à la fin de leur vie. Grave erreur. « Le bon Dieu n'est pas méchant, mais il est juste. Croyez-vous qu'il s'accommodera à toutes vos volontés ? Croyez-vous, après l'avoir méprisé toute votre vie, qu'il va se jeter à votre cou ? Oh ! Que non ! Il y a une mesure de grâce et de péché au bout de laquelle Dieu se retire. Que diriez-vous d'un père qui traiterait de la même manière un enfant sage et l'autre pas si sage ? [...] Eh bien ! Dieu ne serait pas juste s'il ne faisait point de différence entre ceux qui le servent et ceux qui l'offensent. » (pp. 80-81).

Il faut donc lutter sans trêve chaque jour contre les tentations et fuir les occasions du péché, en commençant par déraciner les mauvaises inclinations de notre cœur.

Il ne faut haïr personne et il faut rechercher l'humilité et la mortification

« Dès qu'on hait son prochain, Dieu nous rend cette haine : c'est un trait qui se retourne contre nous [...]. Ceux qui conservent de la rancune sont malheureux ; ils ont le front soucieux, des yeux qui semblent tout dévorer. » (pp. 55-56). Il faut pardonner les offenses, être simples et humbles de cœur, comme nous l'a enseigné notre divin Maître.

« L'humilité est le grand moyen pour aimer Dieu. C'est notre orgueil qui nous empêche de devenir des saints. L'orgueil est la chaîne du

chapelet de tous les vices ; l'humilité est la chaîne du chapelet de toutes les vertus. Les saints se connaissaient mieux que les autres, c'est pourquoi ils étaient humbles. Hélas ! On ne conçoit pas comment et de quoi une si petite créature que nous peut s'enorgueillir... Une pincée de poussière grosse comme une noix : voilà ce que nous deviendrons après notre mort. Il y a bien de quoi être fier ! Ceux qui nous humilient sont nos amis, et non ceux qui nous louent [...]. Oh ! Que j'aime ces petites mortifications qui ne sont vues de personne, comme de se lever un quart d'heure plus tôt, de se lever un petit moment pour prier la nuit ; mais il y en a qui ne pensent qu'à dormir. On peut se priver de se chauffer ; si l'on se trouve mal assis, ne pas chercher à mieux se placer ; si l'on se promène dans son jardin, se priver de quelques fruits qui feraient plaisir [...] Lorsque nous allons dans les rues, fixons notre regard sur Notre-Seigneur portant sa croix devant nous, sur la Sainte Vierge qui nous regarde, sur notre ange gardien qui est à nos côtés. C'est encore une bien bonne chose que de renoncer à sa propre volonté. La vie d'une pauvre domestique, qui n'a de volonté que celle de ses maîtres, si elle sait mettre à profit ce renoncement, peut être aussi agréable à Dieu que celle d'une religieuse qui est toujours en face de la règle. » (pp. 50-54).

On aimerait continuer à l'infini d'exposer les pensées du saint Curé, qui nous éclairent sur le Saint-Esprit, sur la très Sainte Vierge médiatrice de toutes grâces, sur la sainte Eucharistie, sur la signification de la Croix et sur d'autres vérités de la foi et de la morale chrétienne ; des pensées si simples et si profondes, si instructives pour le salut de notre âme ! Nous concluons cet aperçu, nécessairement bref, par ses méditations sur l'importance de la prière et sur la figure du prêtre.

Importance fondamentale de la prière

« Mes enfants, vous avez un petit cœur, mais la prière l'élargit et le rend capable d'aimer Dieu. La prière est un avant-goût du ciel, un écoulement du paradis. Elle ne nous laisse jamais sans douceur. C'est un miel qui descend dans l'âme et qui adoucit tout. Les peines fondent devant une prière bien faite, comme neige au soleil. La prière est une rosée embaumée ; mais il faut prier avec un cœur pur pour sentir cette rosée. Votez, mes enfants : le trésor d'un chrétien n'est pas sur la terre, il est dans le ciel. Eh bien ! Notre pensée doit aller où est notre trésor. L'homme a une belle fonction, celle de prier et d'aimer... Vous priez, vous aimez : voilà le bonheur de l'homme sur la terre !

La prière n'est autre chose qu'une union avec Dieu. Quand on a le cœur pur et uni à Dieu, on sent en soi un baume, une lumière qui éblouit [...]. Ceux qui ne prient pas se courbent vers la terre, comme une taupe qui cherche à faire un trou pour s'y cacher. Ils sont tout terrestres, tout abrutis, et ne pensent qu'aux choses du temps... [...] Le bon Dieu n'a pas besoin de nous : s'il nous commande de prier, c'est qu'il veut notre bonheur, et que notre bonheur ne peut se trouver que là. Lorsqu'il nous voit venir, il penche son cœur bien bas vers sa petite créature, comme un père qui s'incline pour écouter son petit enfant qui lui parle. » (pp. 63-66).

Sans le prêtre, les dons de Dieu ne serviraient à rien

« Qu'est-ce que le prêtre? Un homme qui tient la place de Dieu, un homme qui est revêtu de tous les pouvoirs de Dieu. "Allez, dit Notre-Seigneur au prêtre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie... Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez toutes les nations... Celui qui vous écoute m'écoute; celui qui vous méprise me méprise." Lorsque le prêtre remet les péchés, il ne dit pas : "Dieu vous pardonne." Il dit : "Je vous absous." Saint Bernard nous assure que tout nous est venu par Marie; on peut dire aussi que tout nous est venu par le prêtre : oui, tous les bonheurs, toutes les grâces, tous les dons célestes. Si nous n'avions pas le sacrement de l'Ordre, nous n'aurions pas Notre-Seigneur. Qui est-ce qui l'a mis là, dans ce tabernacle? C'est le prêtre. Qui est-ce qui a reçu votre âme à son entrée dans la vie? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme pour la dernière fois, dans le sang de Jésus-Christ? Le prêtre, toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera? Qui lui

rendra le calme et la paix? Encore le prêtre. Vous ne pouvez pas vous rappeler un seul bienfait de Dieu, sans rencontrer, à côté de ce souvenir, l'image du prêtre. Allez vous confesser à la Sainte Vierge ou à un ange : vous absoudront-ils? Non. Vous donneront-ils le corps et le sang de Notre-Seigneur? Non. La Sainte Vierge ne peut pas faire descendre son divin Fils dans l'hostie. Vous auriez deux cents anges, là, qu'ils ne pourraient vous absoudre. Un prêtre, tant simple soit-il, le peut; il peut vous dire : "Allez en paix; je vous pardonne." [...]. Après Dieu, le prêtre, c'est tout! Laissez une paroisse vingt ans sans prêtre, on y adorera les bêtes. Quand on veut détruire la religion, on commence par attaquer le prêtre, parce que là où il n'y a plus de prêtre, il n'y a plus de sacrifice, et là où il n'y a plus de sacrifice, il n'y a plus de religion. » (pp. 94-96).

Dans ces dernières réflexions, le saint Curé pensait sûrement aux expériences terribles de la Révolution Française, avec sa féroce persécution des prêtres restés fidèles à l'Église, et le désert moral qui s'en est suivi dans la société. Mais ses paroles valent encore pour aujourd'hui. La contestation de la figure et de la

signification du sacerdoce viennent non seulement de la société en proie à un matérialisme crasse, mais aussi du sein de la hiérarchie. Que l'on pense à l'étrange et tenace prétention des femmes d'aujourd'hui – appuyées par tout le clergé progressiste et même par des Cardinaux, comme par exemple C.M. Martini s.j. – à être investies elles aussi du sacrement de l'Ordre, comme si les problèmes actuels de l'Église pouvaient être résolus en cherchant un contingent de prêtresses, qui seraient peut-être en définitive plus nombreuses que les prêtres. Ces prétentions illicites et perverses, qui se heurtent au Magistère infaillible de l'Église, sont professées en particulier par les féministes, pour lesquelles, on le sait, la crasse immonde qui a pris le nom de « libération sexuelle de la femme » constitue un article de foi et une règle de vie.

Saint Curé d'Ars, intercédez pour nous, aidez-nous à résister, à être fidèles jusqu'à la mort, dans la lutte quotidienne contre nous-mêmes pour notre sanctification et contre les ténèbres qui nous enveloppent de plus en plus de tous côtés!

Catholicus

« L'INTELLIGENCE EN PÉRIL DE MORT »

Par Marcel De Corte

Nous proposons quelques extraits du livre « L'intelligence en péril de mort » de Marcel De Corte (Éditions Dismas, 1987). Les trois chapitres qui le constituent dans sa majeure partie avaient paru précédemment : les deux premiers respectivement dans le n° 122 (avril 1968) et dans le n° 126 (septembre-octobre 68) de la revue *Itinéraires*, le troisième, suivant une version notablement différente, dans les actes du Congrès de Lausanne de 1965, intitulé *L'Information*.

Après plus de 40 ans, ces textes n'ont rien perdu de leur actualité, bien au contraire. Marcel De Corte, en bon philosophe, avait analysé les causes du désastre sans attendre de voir tous les effets dévastateurs qui sont aujourd'hui sous nos yeux. Ces réflexions de Marcel De Corte permettent aussi de connaître les remèdes à la crise.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION (14 AOÛT 1968)

La philosophie grecque est celle du sens commun, du réalisme, de l'intelligence humaine fidèle à son essence, bref de la santé supérieure de l'homme. Chaque fois qu'on la répudie, on en paie les conséquences.

Nous n'en voulons qu'un exemple, et il est de taille.

La religion chrétienne, et singulièrement la religion catholique, n'est pas liée à la philosophie grecque à l'occasion d'un simple hasard historique, mais sous la poussée de la foi en quête d'intelligence, de la *fides quaerens intellectum*, et dès lors d'une conception de l'esprit qui fût universelle comme le message de l'Évangile lui-même. La conception que les Grecs se faisaient de l'intelligence, faculté du réel où tous les hommes se rencontrent et s'accordent entre eux, lui garantissait cette *universalité*.

Cette solidarité entre le réalisme surnaturel de la foi et le réalisme naturel de l'intelligence humaine a duré deux millénaires environ et, avec diverses péripéties, elle a constitué l'axe du christianisme et le pivot de l'Église constituée en dépositaire et gardienne vigilante de la foi, de l'intelligence et des mœurs. Elle a été rompue au cours de Vatican II.

On ne mesurera jamais les conséquences pour l'Église et l'humanité de cette catastrophe provoquée par un *gang* de Pères conciliaires à l'intelligence déboussolée. On sait que toute la préparation du Concile, d'ordre de Jean XXIII, s'était effectuée selon les normes traditionnelles et coulée dans le vocabulaire scolastique, forme évoluée du langage et propre à la « métaphysique naturelle de l'esprit humain ». La majorité du Concile, entraînée par sa minorité « structurée », repoussa cette méthode de présentation et se déclara pour une formulation prétendument plus accessible à l'esprit moderne et à l'*aggiornamento* réclamé par le Pape. Il ne s'agissait là, semblait-il, que d'un simple changement dans la seule présentation du message évangélique et du dogme. Le retour préconisé au parler biblique paraissait même requis, du moins en certains secteurs et notamment celui de la prédication, par les Pères les plus attachés à la tradition de l'Église. Les Girondins du Concile se donnèrent ainsi une bonne conscience à peu de frais et l'affaire passa, telle une lettre à la poste. C'était une lettre chargée, bourrée d'explosifs. Nous commençons à subir les premières secousses déclenchées par sa déflagration.

On ne change pas en effet de langage comme de vêtement. Sans doute toute langue est-elle affaire de convention. Le langage est originellement un système d'expression verbale de la pensée composé de signes artificiels inventés par l'homme. Mais dans son effort pour créer

ces signes, l'intelligence humaine est puissamment aidée par sa nature même qui l'ordonne à la réalité à laquelle son acte doit correspondre pour être vrai. L'art humain s'ajoute ici comme partout à la nature, sous peine de dégénérer en pur arbitraire dépourvu de toute signification autre que celle d'une volonté subjective, n'ayant à rendre compte à personne qu'à elle-même. Le langage *participe* donc au dynamisme de la nature intellectuelle en quête de vérité. Plus cette nature sera développée et plus le langage se lester de signification objective. C'est le cas du grec, langue du peuple le plus intelligent du monde, et qui véhicula, à travers tous les remous de l'histoire, « la métaphysique naturelle de l'esprit humain ». C'est le cas du latin scolastique qui en est l'héritier.

En refusant d'utiliser le langage de la scolastique où l'effort naturel de l'esprit humain est parvenu à un point de perfection inégalé, le Concile s'est délesté du même coup de ce réalisme dont l'Église avait toujours eu la charge jusqu'à lui. Dans l'outré vidée, ce n'est pas un vin nouveau qui fut versé, mais le vent de toutes les tempêtes de la subjectivité humaine dont nous voyons avec une horreur stupéfaite les ravages dans l'Église et dans la civilisation chrétienne. En répudiant le langage, signe des concepts, on a répudié les choses, on est entré d'un seul coup, au grand étonnement des Pères eux-mêmes ou de la plupart d'entre eux, dans la Subversion et dans la Révolution permanentes.

On essaya bien d'enrayer cette dégringolade, pudiquement appelée « mentalité post-conciliaire », que les esprits les moins avertis pouvaient prévoir. Faute de trouver leur unité au niveau de la vérité, objet de l'intelligence contemplative, les Pères firent basculer le Concile dans « l'action » : les désaccords s'effacent lorsqu'on poursuit un même dessein.

C'est pourquoi ce Concile s'est voulu strictement *pastoral*, à la différence de tous les Conciles antérieurs. Il n'a proclamé aucun dogme et il n'aurait pu le faire sans articuler ses définitions aux dogmes traditionnels et démontrer par là son impuissance à définir, à s'ajuster aux essences, à utiliser comme instrument, *sicut ancilla*, la seule philosophie qui puisse s'accorder avec la foi et dont l'histoire de l'Église a démontré la fécondité.

Mais cette tentative de circonscrire le Concile au « pastoral » devait avorter, ainsi que nous pouvons le constater. Le « pastoral » n'est autre que l'ensemble des règles de conduite destinées à diriger l'homme vers sa fin surnaturelle et que les pasteurs du troupeau sont chargés d'appliquer. Mais comment mener l'homme à sa fin surnaturelle s'il n'a pas connaissance de sa fin naturelle ? La stratégie suppose la connaissance du terrain : en l'occurrence l'homme inséré dans le monde. La grâce n'abolit pas la nature, elle ne la remplace pas davantage. Comment l'homme connaîtrait-il sa fin naturelle s'il ignore la place qu'il occupe dans l'univers et la relation fondamentale de son intelligence au réel et au Principe de la réalité ? Le « pastoral » ne peut faire abstraction de la philosophie pratique et de la philosophie spéculative. Comment y recourir alors que la caractéristique de notre temps auquel on veut précisément assortir à tout prix le christianisme est de les ignorer et de les remplacer par la seule activité *poétique* de l'esprit ?

Le « pastoral » n'avait pas le choix. Il a fallu et il faut encore qu'il devienne à son tour activité *poétique* de l'esprit, fabricatrice d'un monde nouveau, édifiatrice d'une société nouvelle, constructrice d'un homme nouveau ! Le « pastoral » est devenu ou tend à devenir constamment révolutionnaire, subversif, et, dans la mesure où il projette des formes imaginaires dans la réalité, mystificateur. Il est devenu également l'alibi et le masque de la volonté de puissance progressiste et d'un théocratisme qui n'ose pas dire son nom, dissimulant la pire des tyrannies, celle dont Chesterton disait qu'elle joue en l'âme sur le clavier de « l'amour ».

Ce phénomène extraordinaire de destruction de l'Église par l'intérieur et de la civilisation par ceux-là même qui jadis la sauvèrent du désastre, se passe sous nos yeux. Les pages qui suivent jetteront sur lui une lumière que nous n'avons pas voulu atténuer.

L'Église (du moins celle qui tient le haut du pavé, monopolise l'information et s'ébat dans la pagaille de l'*aggiornamento*), en manifestant sans vergogne son indifférence et son mépris pour la valeur de vérité des concepts intellectuels et des formules qui les expriment, en rompant le cordon ombilical bimillénaire qui l'unissait à la philosophie aristotélicienne du sens commun, est entrée, toutes voiles dehors, dans la fiction. L'exemple du *Nouveau Catéchisme*, approuvé par la totalité de l'épiscopat hollandais, le manifeste. La Commission chargée de l'examiner n'y relève pas moins de dix-huit points majeurs dont la conception et la formulation ne correspondent pas aux réalités de la foi. Les entorses mineures au dogme et au surnaturel sont plus nombreuses. Or les auteurs dudit catéchisme ne cachent nullement qu'ils

ont voulu, de manière délibérée, se défaire d'un aristotélisme et d'un thomisme « dépassés ».

Ce qui semble universel toutefois, dans l'Église contemporaine, avec des exceptions aussi nombreuses qu'on voudra, mais éparpillées, isolées, dépourvues de larges moyens de diffusion, parfois réduites au silence, c'est la primauté de l'activité *poétique* de l'esprit et, par suite, la volonté de puissance. On veut partout « faire quelque chose », on transforme tout. Rien n'échappe au zèle des nouveaux réformateurs qui imposent à tous leur jactance. Une telle Église est ainsi poussée à concurrencer les systèmes politiques et sociaux en proie à la même maladie, voire à en prendre la relève. Comme eux, elle frappe d'un sceau artificiel, préfabriqué dans des cénacles, et dans des clubs, les conduites intellectuelles et morales, tant surnaturelles que profanes, des fidèles sur lesquels s'étend son autorité. Cette forme nouvelle selon laquelle la « pastorale » façonne désormais les âmes, comme le sculpteur l'argile, c'est le « Royaume de Dieu » *ici-bas*, l'inverse même de l'ascension, l'exaltation de la chute, le *oui* répondu au Tentateur qui accorde tous les pouvoirs sur la terre à celui qui tombe en adoration devant lui. On comprend alors toute la signification du mot de l'évêque Schmitt : « La socialisation est une grâce », et les innombrables déclarations parallèles de tant de clercs qui introduisent, selon l'admirable expression de Dietrich von Hildebrand, « le Cheval de Troie dans la cité de Dieu », sur l'identité entre communisme et christianisme.

EXTRAIT DE LA PRÉFACE DE LA NOUVELLE ÉDITION (AVRIL 1987)

[...] Mais c'est surtout dans l'Église catholique que l'information déformante coupée de sa relation constitutive avec le surnaturel se constate, avec sa conséquence immédiate : la rupture avec la nature de l'homme et de la société où il vit depuis sa naissance. Nature et surnature vont de pair : l'une ne va pas sans l'autre. En quoi le surnaturel s'incarnerait-il sinon dans ce qui est naturel en l'homme : son intelligence, sa volonté, sa chair même ? En quoi le surnaturel pourrait-il atteindre la plénitude de son être sinon dans le surnaturel qui se greffe sur lui pour le réaliser entièrement et pour s'y fonder solidement ? Les notions de nature et de surnature ont, à de rares exceptions près, totalement disparu du vocabulaire des ecclésiastiques d'aujourd'hui, du sommet à la base ; Comment alors pouvoir restaurer la *nature* de l'homme dénaturée par le seul axe économique où les dirigeants politiques la placent ? Comment y incarner solidement le surnaturel ? Le *verbalisme* clérical tente toujours de remplacer les *réalités* divines transcendantes ; ses informations bavardes et prolixes tournent inévitablement à la déformation des vertus théologiques pourtant essentielles. Dans la plupart des cas, les théologiens actuels, et le clergé contemporain qui obéit aveuglément à des chefs, n'en parlent plus.

Dom Gérard, moine bénédictin, nous l'assure : « Je maintiens, écrit-il voici peu, que la transcendance divine est entrée depuis trente ans dans la saison des brumes et que ceux qui ne s'en souviennent pas ont abdiqué la fierté des fils jaloux de l'honneur du Père. » La situa-

tion de l'Église depuis Vatican II nous montre que l'hérésie contemporaine, qui met entre parenthèses les vérités théologiques essentielles, sape de plus en plus toute croyance surnaturelle sans que les clercs haut perchés s'en inquiètent. Un christianisme abstrait, désaxé de son orientation essentielle et existentielle vers le Dieu de la Révélation, se finalise sur l'homme en général et sur les biens temporels dont il faut désormais le pourvoir. Il ne s'agit plus de l'homme en tant que membre de la famille, de la région, de la patrie – ces mots ont quasiment disparu de l'esprit ecclésiastique avec les *devoirs* qu'ils comportent et les liens réels qu'ils nouent –, il s'agit de l'Homme conceptuel issu de la Révolution française, du communisme et de la franc-maçonnerie dont on reprend tous les thèmes au point, en certains cas jamais critiqués par la Hiérarchie, de faire une alliance *effective* avec leurs informations déformantes.

[...] Celles-ci tendent à devenir officielles dans le clergé catholique universel sous la crose du Pape actuel dont toute la philosophie, sous-jacente à la théologie, est fondée sur la primauté de l'individu camouflé en « personne », à l'encontre des traditions augustiniennes et thomistes de l'Église traditionnelle. Jean-Paul II est assurément un prêtre pieux, mais sa piété est avant tout un *sentiment individuel* qui risque fort de métamorphoser l'enseignement de l'Évangile si elle n'est pas nourrie de *réalisme* philosophique et théologique, comme le montrent l'exemple de Vatican II, l'introduction massive de la nouvelle messe dans le catholicisme et l'atténuation (sinon la disparition) des différences abyssales qui séparent le rituel catholique du rituel protestant.

[...] Encore une fois, l'information déformante, la négation du surnaturel, le pseudo-créativisme humain, trop humain, le cléralisme malsain ont triomphé sans qu'il y ait de lutte officielle de la part de la papauté pour endiguer leurs ravages.

Qu'un saint Pie X nous manque pour revigorer l'Église catholique et la rétablir sur les bases solides de la Tradition, l'exemple de la réunion œcuménique d'Assise, provoquée par Jean-Paul II, le prouve. Des représentants qualifiés des diverses religions chrétiennes et païennes se sont rassemblés pour dire – ce qu'on savait depuis toujours – que la croyance en Dieu est un phénomène normal dans la vie de l'humanité et qu'il est nécessaire de la restaurer. Un tel « concile » vide, de toute évidence, la religion catholique du caractère surnaturel *révélé à elle seule*. L'information que ce « synode » répand est, avec certitude, une mise entre parenthèses *du fait historique* que l'Église catholique est la seule qui possède la vérité divine. Il informe et il déforme en même temps, avec toute l'autorité qui reste encore aux papes actuels depuis Paul VI.

Répétons-le inlassablement : il importe de résister et de maintenir en nous la nature humaine intégrale que nous possédons et le Surnaturel qui nous a été révélé. Prions inlassablement.

PREMIER EXTRAIT DU LIVRE « L'INTELLIGENCE EN PÉRIL DE MORT »

La situation de l'intelligence est d'autant plus

dramatique que l'Église catholique qui, jusqu'à présent, s'était toujours présentée à l'opinion publique universelle, aux fidèles des autres religions, à ses propres fidèles, comme la gardienne des vérités de la nature et de la grâce, la dispensatrice de la sagesse naturelle et surnaturelle, la conservatrice de la foi et des mœurs, voit une notable partie de son clergé, de ses prosélytes, sinon de ses adeptes, avec une désinvolture et une impudence non pareilles, faire fi de cette tradition qui fut la sienne et collaborer à la transformation radicale de l'homme et du monde sous le signe de la révolution technocratique triomphante.

L'Église catholique contemporaine et ses relations avec l'intelligence; son investissement par une hiérarchie parallèle, contemptrice des valeurs de vérité, qui se substitue à la hiérarchie véritable; l'extraordinaire isolement de celle-ci par rapport au monde réel et à l'homme réel; le rideau d'illusions, de chimères, de mirages, voire même de visions, qui l'aveugle, parfois chez ses plus éminents représentants; son incapacité qui s'accroît de jour en jour à discriminer la vérité de l'erreur; les exercices de haute voltige, souvent extravagants, que les clercs les mieux intentionnés exécutent sur le fil de la niaiserie, de l'ignorance, de la compromission, voire de la trahison; le culte qu'ils vouent publiquement à tous les veaux de la nouveauté; la frénésie de l'*aggiornamento* à tout prix qui les agite et qui témoigne de leur peu de discernement intellectuel et spirituel, tout cela forme un sujet immense dont nous ne pouvons esquisser ici qu'une ou deux lignes maîtresses.

La première est, sans aucun doute possible, l'orientation imprimée par le récent Concile à l'Église universelle où les valeurs de la contemplation ont été reléguées à l'arrière-plan au bénéfice des valeurs de l'action, et celles-ci, dans la mentalité dite post-conciliaire, ont reculé à leur tour devant les valeurs de la fiction et la volonté de puissance. Cette chute et cette rechute étaient fatales. Dès qu'en ses premières séances, la majorité des Pères ont rejeté le schéma d'allure scolastique sur la définition de l'Église, sous le prétexte qu'il était inaccessible à l'esprit moderne, la vérité devait céder la place à l'efficacité, l'intelligence au vouloir, l'éternel au temporel. Le propre de la philosophie et de la théologie scolastiques est en effet d'exalter la différence spécifique de l'homme et de faire de l'intelligence – éclairée par la grâce – l'instrument le plus parfait dont nous disposons pour comprendre la nature de Dieu et de tout ce qui est. Tous les autres instruments lui sont subordonnés.

Il suit de là que, pour l'Église catholique, le savoir conforme à la réalité naturelle et à la réalité surnaturelle est le cadre où toutes les autres activités humaines se développent et qu'elles ne peuvent déborder sans dommage. L'Église a toujours réprouvé le fidéisme : elle le considère comme indigne de l'homme dont la fonction principale est la raison. Aussi quelle que soit la part de volonté dans l'acte de foi, cette intervention du vouloir n'est pas un saut dans l'inconnu. L'acte de foi se fonde sur des données qui, sans être ni évidentes ni démontrables, sont des signes de vérité pour la raison; les miracles et la résurrection du Christ sont les signes de sa divinité. La contemplation reste la première activité de l'Esprit livré à lui-même ou illuminé par la grâce, et l'action est placée sous sa dépendance.

En s'engageant dans la voie de la « pastorale », de l'*aggiornamento* et de l'adaptation au « monde moderne », à la suite et à l'invitation du Concile, bon nombre de clercs sont portés à sacrifier les valeurs de vérité aux valeurs d'efficacité. Pour atteindre l'homme contemporain, il faut laisser tomber les parties des dogmes auxquelles sa mentalité ne peut plus consentir, il faut atténuer les exigences des autres, et les infléchir de telle sorte qu'elles puissent être acceptées, il faut réformer la conscience morale de manière à ce qu'elle s'adapte aux impératifs de la vie moderne, etc. L'essentiel n'est plus de présenter le vrai Dieu à l'homme contemporain pour qu'il soumette son intelligence à la Révélation comme il la soumet aux données de l'expérience et aux principes qui régissent toute réalité et toute connaissance qu'il en a. Il est d'aménager et d'accommoder l'Évangile, et Dieu lui-même qui s'y révèle, à la subjectivité de l'homme d'aujourd'hui, à ses aspirations, à ses désirs, à ses desseins. Autrement dit, pour atteindre son but et pour restituer à nos contemporains la religion qu'ils ont délaissée ou reniée, le clerc se soucie moins de la vérité qu'il dit que de la réussite de son action. À la limite de cette perversion de l'intelligence, on se trouve devant une religion sans Dieu, une religion où le Christ est ramené à l'homme, une religion de l'homme. Mais comme une religion de l'homme est inévitablement une religion qui érige l'homme en seigneur de l'univers, et comme l'action la plus efficace est celle qui soustrait l'homme à sa nature et en opère la refonte radicale, les valeurs de l'action font place aux valeurs de transformation démiurgique de l'homme et du monde, aux valeurs de création d'un monde nouveau et d'auto-créa-

tion de l'homme par l'homme. Autrement dit encore, le seul christianisme qui soit aujourd'hui « valable » est le christianisme révolutionnaire où le pouvoir de l'homme sur le monde, sur soi-même et sur autrui se manifeste pleinement.

Tel est le gouffre où dégringole le clerc qui subordonne la contemplation à l'action et l'action à la volonté de puissance. En cet abîme d'iniquité, il n'y a plus la moindre place pour l'intelligence.

SECOND EXTRAIT DU LIVRE « L'INTELLIGENCE EN PÉRIL DE MORT »

En rompant avec la tradition du langage scolastique où chaque terme est défini et renvoie à des réalités déterminées, le récent Concile, par exemple, a créé une quasi-unanimité factice entre ses membres et, sous couleur d'obtenir du « peuple chrétien » une meilleure audience, il a gonflé d'équivoques le langage biblique dont deux millénaires d'efforts théologiques avaient distillé la substance intelligible. Quand un organisme aussi soucieux que l'Église catholique de ne sacrifier en rien aux séductions du subjectivisme et de sauver la portée ontologique de l'intelligence humaine en arrive là, on peut dire que le mal est universel. L'inoculation de la mentalité démocratique aux sociétés les plus robustes en contraint les membres à ne s'entendre que sur des mots et, comme chacun met sous ces mots « le petit monde » imaginaire qu'il s'est fabriqué et qui ne coïncide pas avec celui des autres, il faut alors distendre à l'extrême la signification des vocables employés ou les prendre en des sens différents dans un même contexte, sinon dans une même phrase. N'insistons pas sur ce point douloureux : les Pères conciliaires se sont évertués à imiter les politiques toujours lancés à la recherche de formules qui subliment la chèvre et le chou en propos vaporeux et contentent tout le monde. Les textes sur la liberté religieuse ou sur les rapports de l'Église avec le monde peuvent être étirés dans tous les sens. Ce n'est pas sur des réalités que les Pères se sont accordés, mais sur un langage dont la relation avec ces réalités est indéfinissable. La preuve en est que les interprétations des textes les plus opposées se sont fait immédiatement jour et qu'une « mentalité post-conciliaire » est apparue qui s'applique à vider les mots employés de leur référence résiduelle au monde de la Grâce pour les appliquer comme des formes vides à un monde désacralisé. La tentative eût été impossible si le Concile avait gardé le langage traditionnel de l'Église.

PUBLICATIONS DU COURRIER DE ROME

Les abonnés à jour de leur abonnement peuvent également commander par fax (0149628591) ou par mail (courrierderome@wanadoo.fr). Paiement à réception de la commande. Frais d'envoi pour la France : jusqu'à 16 € ajouter 3 €, au-dessus de 16 € jusqu'à 40 € ajouter 5 €, de 40,01 à 100 € ajouter 6 €, au-dessus de 100 € franco de port.

- Documents pontificaux de Sa Sainteté Saint Pie X 99 €

2 tomes reliés - Tome 1 : 863 pages - Tome 2 : 741 pages.

- Saint Pie X réformateur de l'Église 21 €

Yves Chiron, 1 volume, 346 pages.

- Conduite de saint Pie X dans sa lutte contre le modernisme

« Disquisitio » 23 €

1 volume, 323 pages.

- Catéchisme de saint Pie X (Cartonné), 20 €

- La petite histoire de ma longue histoire 9,9 €

Mgr Lefebvre, 1 volume 128 pages.

- Le message du Padre Pio 11 €

Katharina Tangari, 1 volume, 168 pages.

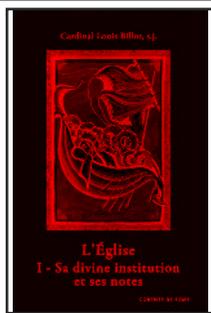
- Katharina Tangari 20 €

Yves Chiron, 1 volume, 416 pages.

- **J'ai tué mes sept enfants.** 57 pages. 3,8 €
- **Stat Veritas** 21€
Romano Amerio, 1 volume, 190 pages.
- **L'œcuménisme** 9,2 €
1 volume, 144 pages.
- **Politique et religion, essai de théologie de l'Histoire** 10 €
Professeur Paolo Pasqualucci, 1 volume, 108 pages.
- **La théologie de Jean-Paul II et l'esprit d'Assise** 18,3 €
- **La Tradition catholique peut-elle être excommuniée** 1,5 €
1 volume, 35 pages.
- **La Tradition vivante et Vatican II** 1, 37 pages, 5 €
- **La Tradition excommuniée** 9,15 €
- **Tradition et Modernisme** 20 €
Cardinal Billot, S.J. (1846-1931), 200 pages.
- **La Tradition** 21€
Cardinal Franzelin, S.J. (1816-1886), 400 pages
- **L'Église. I - Sa divine institution et ses notes** 21€
Cardinal Billot, S.J. (1846-1931), 320 pages, première partie d'un livre en 3 volumes.
- **1962 Révolution dans l'Église - Brève chronique de l'occupation néo-moderniste de l'Églisecatholique.** Don Andrea Mancinella. 195 pages.
- **Maçonnerie et sectes secrètes** 39,5€
Epiphanius, préface de Monsieur Henri Coston, réédition, 800 pages.
- **La maçonnerie à la conquête de l'Église** 6,9 €
Carlo Alberto Agnoli, 1 volume 52 pages.
- **Guerre en Yougoslavie et Europe chrétienne.** 57 pages., 3,7 €

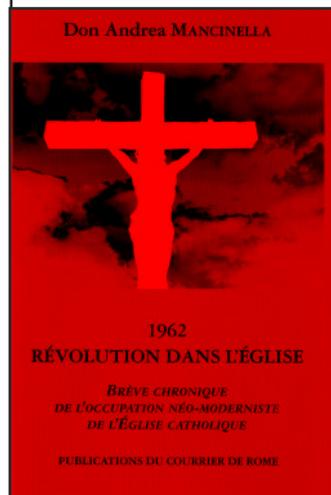
LES CONGRÈS THÉOLOGIQUES DE SÌ SÌ NO NO

1. **Principes catholiques pour rester fidèle à l'Église en ces temps extraordinaires de crise** 12 €
8 et 10 décembre 1994, 165 pages.
2. **Église et Contre-Église au concile Vatican II** 27,4 €
2 et 5 janvier 1996, 482 pages.
3. **La tentation de l'œcuménisme** 22,9 €
21 et 24 avril 1998, 518 pages.
4. **Bilan et perspectives pour une vraie restauration de l'Église** 23 €
3, 4 et 5 août 2000, 347 pages.
5. **La messe en question** 25 €
12, 13, 14 avril 2002, 505 pages.
6. **Penser Vatican II quarante ans après** 25 €
2, 3, 4 janvier 2004, 478 pages.
7. **Les crises dans l'Église, les causes, effets et remèdes** 20 €
5, 6, 7 janvier 2007, 385 pages
8. **L'Église d'aujourd'hui : continuité ou rupture ?** 20 €
2, 3, 4 janvier 2009, 318 pages



Le jésuite Louis Billot (1846-1931) fut appelé à Rome par le pape Léon XIII, qui voulait donner une orientation nettement thomiste à l'enseignement. Saint Pie X l'éleva au cardinalat en 1911, après l'avoir nommé, l'année précédente, consultant du Saint-Office. Principal artisan du renouveau thomiste, défenseur réputé de l'orthodoxie dans le contexte de la crise moderniste, le cardinal Billot est demeuré surtout célèbre à cause de son cours d'ecclésiologie. Le

Traité de l'Église du Christ, paru en 1900 est en effet la dernière grande synthèse théologique, grâce à laquelle, pendant plus de cinquante ans, des générations d'étudiants, prêtres et séminaristes, pourront trouver l'expression achevée de la pensée de l'Église, sur l'un des points où les remises en cause de la nouvelle théologie devaient se faire le plus durement sentir. Depuis le concile Vatican II (1962-1965) la constitution *Lumen gentium* sur l'Église et le décret *Unitatis redintegratio* sur l'œcuménisme n'ont fait qu'entretenir la confusion. Cette première traduction française du maître ouvrage du cardinal Billot n'a d'autre ambition que d'éclairer les esprits, en leur donnant accès à ce qui reste l'une des meilleures sources de la théologie de l'Église. Le présent volume offre à la lecture la première des trois parties dont se compose ce traité, et qui a pour objet l'aspect proprement apologétique de l'Église, avec la question de son institution divine et de ses notes. (Couverture « La tempête apaisée » - Enluminure de l'Évangélaire de Hilda (12^e siècle) - Landesbibliothek von Darmstadt). **21 € + 3 € de port.**



Cette étude, intitulée *1962-Révolution dans l'Église* et réalisée avant 2002, fut publiée de janvier 2007 à avril 2008 dans la revue *Courrier de Rome*. La clarté du texte, accompagné d'un très grand nombre de citations et de faits, donne à cette étude toute sa valeur et met le lecteur devant la situation actuelle de l'Église d'une manière impressionnante et tout à fait objective. Don Andrea Mancinella, prêtre du diocèse d'Albano Laziale (Roma), ordonné en 1983, en est l'auteur. Ce prêtre conscient que quelque chose n'allait pas dans l'Église a eu pour la première fois entre les mains la revue *Sì Sì No No*, cela l'a incité à faire des recherches et des études personnelles pour mieux comprendre la crise que traversait l'Église. Ensuite ayant constaté la désinformation générale du clergé pour ce qui concerne la crise actuelle et la position de Mgr. Lefebvre, il décida de publier la synthèse de son étude et de la distribuer à tous les prêtres de son diocèse pour mieux leur montrer sa position de fidélité à la Rome éternelle.

Prix 14 € + 2 € de port

Actes du VIII^e Congrès du Courrier de Rome (janvier 2009)

Le discours du Pape Benoît XVI, du 22 décembre 2005 à la Curie Romaine, a suscité de nombreuses réactions au sujet de l'interprétation des textes de Vatican II. Un des points les plus retenus est la question de l'herméneutique de la discontinuité et de la rupture d'une part, et celle de l'herméneutique de la continuité et de la réforme d'autre part. Les intervenants de ce VIII^e congrès théologique ont voulu proposer une réflexion sur le concept d'herméneutique. Faut-il prendre ce concept comme un synonyme d'interprétation - comme une simple explication de texte -, ou dans le sens de la pensée contemporaine, c'est-à-dire dans une acception plus large qui conduit à une notion subjective de la vérité et de la compréhension qu'on peut en avoir? D'autres interventions portent sur certains textes du Concile Vatican II et s'interrogent sur la possibilité d'adopter une herméneutique de continuité, lorsque la doctrine

exposée est difficilement conciliable avec la ligne du magistère antérieur ou n'a pas de fondement évident dans la Tradition.

Prix 20 € + 3 € de port.



COURRIER DE ROME

Édition en Français du Périodique Romain
Sì Sì No No
Responsable
Emmanuel du Chalard de Taveau
Adresse : B.P. 156 — 78001 Versailles Cedex
N° CPPAP : 0408 G 82978
Imprimé par
Imprimerie du Pays Fort
18260 Villegenon
Direction
Administration, Abonnement
Secrétariat
B.P. 156
78001 Versailles Cedex
E-mail : courrierderome@wanadoo.fr
Correspondance pour la Rédaction
Via Madonna degli Angeli, 14
Italie 00049 Velletri (Rome)
Abonnement

- **France :**
 - de soutien : 40 €, normal : 20 €,
 - ecclésiastique : 8 €
- **Règlement à effectuer :**
 - soit par chèque bancaire ou à l'ordre du Courrier de Rome, payable en euros, en France,
 - soit par C.C.P. Courrier de Rome 1972-25 F Paris.
- **Suisse :**
 - de soutien : CHF 100, normal CHF40
 - ecclésiastique : CHF 20
- **Règlement :**
 - Union de Banques Suisses - Sion
C / n° 891 247 01E
- **Étranger : (hors Suisse)**
 - de soutien : 48 €,
 - normal : 24 €,
 - ecclésiastique : 9,50 €
- **Règlement :**
IBAN : FR20 3004 1000 0101 9722 5F02 057
BIC : PSST FR PPP AR